

Mise en scène

1 :

2 : Les mots ne suffisent à dire ce que ma volonté aimerait vous dire.

Elle aimerait parler de la beauté.

1 : Que dire sur la beauté ?

2 : C'est un sentiment qui me dépasse : La Beauté.

1 : C'est un sentiment ?

2 : Je crois.

De grandeur et de perfection.

1 : C'est tout naturel.

2 : Ça l'est et en même temps elle est moi : ni perfection ni grandeur.

1 : Pensez-vous être la beauté ?

2 : Oui (...) Enfin, non.

1 : Qu'êtes vous ?

2 : Du rien, du tout, que sais-je ? Je pense être extraordinaire, fabuleux, transcendant et plein. J'imagine pouvoir tout faire, et j'imagine ma volonté me surpassera.

1 : Mais votre volonté n'est pas vous ?

2 : Elle est créée par moi pour justifier ma grandeur, elle est donc le produit de mon Moi et sa conséquence. Elle est donc moi, mais mon méta moi. Elle est ma beauté.

1 : Elle parle pour vous ?

2 : Elle parle à travers ma matérialité mais *elle* est surréelle.

1 : Elle n'est pas réelle ?

2 : Elle est au-delà du réel.

1 : Donc elle est réelle ?

2 : Elle est réelle mais elle ne fait pas partie du monde physique.

1 : je ne suis pas sûre de comprendre.

2 : Ma volonté est ma beauté, je la crée mais elle n'est pas moi.

1 : Et donc votre volonté est géniale, c'est cela ? Elle suffit à vous mouvoir, elle suffit à vous faire exister.

2 : Tout à fait monsieur, elle me fait exister.

1 : Et comme vous la modulez, c'est vous-même qui vous faites exister.

2 : Oui, sauf que je suis en train de me laisser mourir. Ma volonté n'est plus suffisante j'en ai bien peur.

1 : Vous vous contredisez.

2 : Ma volonté n'existe pas dans mes rêves or moi je n'existe pas dans la réalité. Je suis mort vivant. Je suis mort en vain. Dans la réalité je ne suis que le fantôme de mon corps. Je suis crispée dès que mes yeux s'ouvrent.

Je n'arrive pas à trouver l'équilibre entre réalité et rêve, corps et volonté.

1 : Si je résume, vous pensez que votre volonté est suffisante à la réalité, mais pas au rêve.

2 : C'est cela.

1 : Ahah... Même sur ça vous vous trompez. Cette théorie que vous devez élaborer depuis votre vie est faussée, parce que vous avez oublié quelque chose. Ce qui fait partie de la réalité et qui concerne le corps est déterminé et inaliénable. Intouchable, immuable.

Je ne suis tout de même pas le premier à vous dire que l'homme, autant que tout animal, est prisonnier de son organisme biologique. Peut-être que si son œil est bleu, il verra le rouge plus comme le vert que comme le jaune, et que si son œil est noir, il verra plus le jaune que le vert. Et si les couleurs ont véritablement des sens et des influences, voir le monde en vert serait-il mieux ou pire que le voir en jaune ? Le jaune excite l'œil fatigué, le vert renvoie au plat, apaisé ou ennuyé. Donc c'est l'homme qui est vert ou qui est jaune parce que le filtre devant ses yeux va altérer ses représentations.

Prisonnier je vous dis. Déterminé génétiquement.

2 : Mais qui vous dit que le vert est plat ou que le jaune excite ? Pour tout le monde... Peut-être que notre liberté n'est pas si illusoire, que la norme est structurante mais qu'il reste une part de nous qui se matérialise à travers nos choix, qui est indécise ou décisive. Après tout ce n'est pas une question de couleur, mais de perception de la couleur.

BLANC

1 : Très bien.... J'en conclus que vous avez un problème monsieur...

2 : J'en connais plusieurs.

1 : Votre idéalisme.

2 : Vous savez ce qu'est le vôtre ?

1 : Oui, l'inverse. Sauf que moi je m'en fiche, vous vous définissez par votre idéalisme. Peut-être redoutez vous votre corporalité.

2 : C'est faux, la laideur de mon corps a fait la beauté (la hauteur) de ma réflexion.

Quand vous voyez la forme d'une poignée de porte, vous vous dites qu'elle a cette allure parce que la norme est à cette poignée de porte, moi j'en vois la praticité, et l'inconfortable, l'impossibilité d'une autre. Je regarde le choix, je regarde l'intelligence.

Vous ne voyez que le corps. C'est vous qui êtes grisé par votre corporalité.

1 : haha

2 : Elle vous enchaîne à vous-même et à son présent.

1 : Ai-je dit le contraire ? C'est ce que soutiens. Je choisis de n'être que mon corps, car c'est une vérité qui me plaît.

2 : De ne pas avoir le choix ?

1 : De ne pas voir l'échec comme de ma responsabilité, mais comme naturel. Je ne suis pas ce que je fais, je suis ce qu'on touche de moi. Mon être palpable. C'est un choix. Le plus lâche des choix mais il m'appartient. Je ne déambule pas à tâtons dans mon esprit, je connais déjà mes limites, mes faiblesses, ma réalité. Je ne me cherche plus, je suis déjà entier.

2 : Quelle tristesse...

1 : Ca ne me rend pas triste. Contrairement à vous je suis sûre de ce que j'avance, il n'y a plus de place à l'hésitation. C'est ma règle. Elle s'applique je le crois à toutes les situations.

2 : Même dans celle-ci ?

1 : Quelle est elle ?

2 : Justement, nous ne savons pas. Ni vous ni moi.

1 : ...

Musique de métro = retour à la réalité

Voix détournées genre au lieu de ligne 14 arrêtée « Le cosmos se détruit » = retour au rêve ?

Renée trouve ça normal

Henry se demande où il est « on est pas dans le métro ? »

1 : on est pas dans le métro ? mais on est où ?

2 : dans ma tête.

1 : c'est-à-dire ?

2 : je suis en train de rêver. Enfin je crois. Vous je ne sais pas ce que vous faites là. Avez-vous des problèmes à régler ?

1 : vous savez que je n'ai jamais réussi à bouger.

2 : vous n'avez jamais marché ? moi j'ai arrêté. Enfin j'évite.

1 : non je n'ai jamais marché, peut-être n'en ai-je jamais eu envie, peut être n'ai-je jamais appris, peut-être en suis-je incapable.

2 : d'où venez-vous ?

1 : Je ne sais plus... j'ai oublié.

2 : Moi aussi...

Vous ne me demandez pas pourquoi j'ai arrêté ?

1 : je le sais déjà. Parce que vous êtes fou.

2 : C'est si facile de dire des gens qu'ils sont fous. Qui est fou, qui ne l'est pas ? Qui est le juge ? Qui est le plus vertueux ? Qui est le plus noble ? Si je suis fou vous l'êtes aussi, vous êtes ici avec moi je vous rappelle.

1 : Mais de quoi me parlez-vous ? Vous délirez monsieur. Gardez les pieds sur terre. Enfin là où on est.

2 : J'en ai marre de m'efforcer de rester sur place. Je suis fatiguée, j'aimerais dormir un instant.

1 : Ah non, ne me laissez pas tout seul.

2 : Tiens... Je vous pensais solitaire. Auriez-vous peur ?

1 : Non. Mais si je suis bloquée là, autant que j'apprenne quelque chose peut-être.

*Ventilateur ON*

*BOUM*

*Ventilateur OFF*

*Bruits de goutte et d'espace.*

1 : Il fait froid dans ce bordel.

2 : Moi j'ai un peu peur. Je suffoque, je m'étouffe. Je n'aime pas l'altitude (*effet qui donne l'impression qu'ils sont en hauteur*) et plus le temps passe, plus j'ai l'impression que nous allons vers le haut. J'ai l'impression que je vais tomber maintenant.

Je suis fiévreux. Ma tête tourne. J'aimerais me reposer un moment. Le temps me paraît si long et froid. La vie interminable, les rêves courts.

1 : Encore des plaintes...

2 : Je deviens insensé.

1 : Depuis quand ?

2 : Depuis que je n'arrive plus à monter sur une montagne, sur une chaise, sur une marche d'escalier. J'angoisse vite. Les hauteurs me font paniquer et perdre le sens des réalités. Tout autour de moi se confond. Rien n'a de place, rien n'a de sens. Rien n'est structurant, tout est mou.

1 : C'est pathologique ? J'aimerais moi pouvoir vivre l'inutile et l'incompréhensible, l'absurde.

2 : Vous me faites penser à quelqu'un...

1 : ... Peut-être arriverai-je même à ramper dans un autre espace-temps, dans une nouvelle dimension...

2 : Le problème c'est que ça m'est imposé. Ce n'est pas un choix, ce n'est pas une liberté, c'est une prison, un garde-fou. C'est pour aller au-delà de cette prison que j'affectionne autant la beauté. Elle pousse mes yeux à regarder à l'infini. Si ma folie s'échappe de mon corps c'est parce qu'elle est frustrée. Explode.

La folie des gens normaux est grandiose, elle est partout, elle s'exprime dans les gestes, et par les choix, dans chacun de leur mouvement, dans chacune de leur pensée. Elle est éparse, volatile, la mienne est condensée et elle grandit.

1 : Donc vous n'aimez pas totalement votre corps.

2 : Je vous ai menti tout à l'heure. Ou plutôt je n'ai pas nuancé mon propos. Vous m'énervez. Vous aviez pris votre air supérieur, je me sentais en danger, menacé par moi-même, menacé par vous et votre degré d'intelligence insoupçonné.

1 : haha... je ne me savais pas aussi menaçant.

2 : Vous l'êtes pourtant. Antipathique et nauséabond.

1 : Vous me méprisez ?

2 : En un sens vous m'êtes utile. Et je pense vous l'être aussi.

Tout à l'heure vous disiez ramper dans une autre dimension.

1 : L'ai-je dit ?

2 : Vous vous sentez incapable dans la dimension réelle ?

1 : Je me sens haïeux, mais je m'y suis adaptée. Mon immobilité n'est qu'un détail. Je remplis largement le reste.

2 : Votre froideur n'est pas réelle.

1 : Ne pensez pas pouvoir me révéler, vous n'avez pas cette puissance.

2 : J'ai rencontré un homme un jour, dans le train. J'étais au Maroc, j'allais de Tanger à Casablanca. Il faisait une chaleur étouffante dans le wagon. L'homme en question avait cette chaleur qui lui perlait le visage de sueur. Son visage rond et juteux exprimait la neutralité, entre le bonheur et la tristesse, entre le vide et l'indifférence. Derrière ce visage équitement beau et laid un sentiment imperceptible, ineffable. Personne ne pouvait le voir, si bien que lui-même vint à se demander s'il ne l'inventait pas. Il se fondait dans ce sentiment à l'apparence intérieure si profonde, si profonde qu'il s'y noyait. La puissance du tourbillon le faisait basculer, jusqu'à ce que lui-même, attiré par la

profondeur, s'y jeta. Il s'enfonçait, il s'éloignait de la terre. bercé par l'illusion de l'extraordinaire il se laissait oublier. Il devint le trou dans lequel il était tombé. Il se perdait dans la chute. Il se leva finalement de son siège, je dessinais son cerveau et voyais à travers ses yeux. Il remarqua un regard sur lui et l'ignora. Il alluma une cigarette, méritant, plein d'orgueil et d'indélicatesse. Il le remarqua et culpabilisa. Il fit un sourire pour équilibrer son attitude et il se sentit doux et gentil à nouveau. Il quitta son siège avec un sentiment hostile d'habituel abandon, de déclassement et de tristesse. Sentiment qui talonnait son incomplète réflexion. Un égocentrisme obsédant, comparaison devenue naturelle, tentation de se définir aussi. Le poids de la pesanteur.

1 : Est-ce mauvais de se définir ?

2 : Pas nécessairement. Cela sert à se comprendre, à se déchiffrer, à se lire, à s'écouter, mais comme tout apporte son taux de maladresse.

1 : C'était vous cet homme ?

2 : A cet instant c'était moi, à d'autres ce fut n'importe qui. Vous aussi...

Voici une tentative d'explication d'un sentiment que j'appellerai mélancolie. Un sentiment qui ronge et qui élève.

1 : Je reconnais ce sentiment... Je le vois, je l'ai vu.

2 : Vous l'avez vécue ?

1 : Ma femme. La courbe de ses cheveux formait à la fois un sein, un cou, un abdomen. Un blond qui excite. Elle sentait l'herbe. Sa langue piquante. Ses indécisions, ses compliments, ses douceurs, et sa régularité, sa constance. La courbe de son corps qui ressemble à ses cheveux. Sa beauté physique qui transcendait ses autres beautés.

Je me rappelle d'elle. Le souvenir de mon identité. Ses lèvres comme des montagnes.

*Lumière s'éteint*

2 : Que lui est-il arrivé ?

*Lumière s'allume*

1 : Comment le saurai-je ? A-t-elle-même existé ?

Mais où sommes nous ?

2 : Je ne sais pas !

Il n'y a rien de figuratif ici, rien qui nous rapproche de la terre, rien qui nous en éloigne. C'est à nous de décider où nous sommes.

1 : Je n'ai envie de décider de rien. Je ne pense plus rien.

2 : C'est impossible !

1 : Il n'y a d'impossible que ce que vous ne connaissez pas.

2 : Je n'arriverai donc pas à vous craquer ?

1 : ...

2 : Je n'arriverai à rien avec vous, vous faites disparaître même mon humanité.

J'en ai marre de cette cage. Je veux sortir d'ici ! Vous n'êtes pas un homme, vous êtes domestiqué !

Vous ne sentez plus rien !

1 : Mais calmez vous ! Qu'est ce qui vous prend tout à coup ?

2 : Je perds la tête monsieur, je crois que nous sommes fous. Deux fous enfermés en cage ! J'ai l'impression qu'on nous scrute, qu'on scrute nos moindres mouvements, le rapide battement de mes cils, le lent rythme de mon cœur. On nous analyse ! On nous regarde ! Ils nous méprisent. Ils nous moquent. Nous ne sommes pas suffisants pour eux ! Nous sommes insignifiants.

1 : ... *(le coupe)* N'exprimez pas votre mélancolie par des cris. Vous m'irritez.

2 : Je ne sais plus comment l'exprimer, elle me transperce, tous mes pores sont découverts.

Qui sommes-nous face à eux ? Qui sommes nous ? Et qui sont ils ? Allez nous crever ici ? Ensemble et solitaire, co-présents et pourtant si vulnérable l'un par l'autre ?

1 : Mais tuez-vous ! Qu'on en finisse... Tuez les, tous les pores de votre peau, tous vos questionnements inutiles ! Achevez-les ! Rendez-nous notre liberté, à vous, et à moi, laissez-nous partir ! Tuez vos insubstances, tuez votre vide ! Tuez votre mélancolie qui même si elle vous enchante, vous tue déjà, vous êtes déjà mort, vous me l'avez dit ! Décomposez-vous finalement ! Vous ne me battrez pas, ni moi ni eux, s'ils existent ! La dynamique est installée

2 : ... Arrêtez ! De toute façon je ne pense pas qu'en mourant je vous ferai partir d'ici !

1 : Peut-être pas, mais j'approcherai de la vérité. Quelque chose se passera forcément, si tout cela à un sens.

2 : Pourquoi pensez vous que tout cela aura un sens ?

1 : Je n'en sais rien, mais ça ne peut en être autrement. J'ai l'impression que la civilisation n'a pas d'effet ici. C'est votre création à vous, et à moi. Il doit bien exister un dominé, et un dominant.

2 : Rejetez la logique terrestre, elle n'est pas réelle ici. Les lois biologiques n'existent pas ici. Réfléchissez... Si nous ne sommes pas dans la réalité, mais dans une fantaisie, peut-être qu'à ma mort –si je peux même mourir- il ne se passera rien... Dans ce cas, vous resterez là, immobile ou mobile, avec votre assurance qui tendra à disparaître de votre erreur. Perdu au milieu de vous-même et de vos incohérences, de votre entêtement, en tout cas seul. Où regarderez-vous ? Où exprimerez-vous votre haine ?

1 : Je ne hais que les hommes, et leurs créations : leurs idéologies, leurs boîtes, leurs prétentions, leur orgueil, ici je ne déteste rien. Que vous. Et encore, vous êtes seuls et facile, et fragilisé.

2 : haha.. vous ne voulez pas faire le choix hein ?

1 : Je vous l'ai dit, mon choix a été fait une fois, jamais je ne me permettrai de m'en détourner.

2 : Même ici ?

1 : Même nulle part.

2 : Que voyez-vous, si vous ne voyez que mon corps ?

1 : Je vois mes convictions matérialisées.

2 : Sur mon corps ?

1 : Sur lui, et dans vos mots aussi. C'est pour cela que je suis parti. Vous vous répandez comme un virus, et c'est votre volonté.

2 : Vous êtes donc venus ici volontairement ?

1 : Je le crois maintenant.

2 : Et pourquoi suis-je là ? Vous poursuivant dans votre paradis.

1 : Je me posais justement la question, et vous y avez répondu tout à l'heure.

2 : Vous êtes un homme après tout.

1 : Malheureusement, mon instinct humain me pousse à ce que je déteste : vouloir être. Si vous mourrez je ne serai plus, et votre utilité disparaîtra avec nous. Il ne restera rien.

1 : La pièce s'achève, que comptez-vous faire ?

2 : (bafouille)

1 : Vous avez une infinité de choix, des choix qui vous reflètent et compensent votre incapacité, des choix qui vous confortent dans votre banalité ou dans votre extraordinaire.

Penses-tu que ton choix te représente ou qu'il devient toi ?

2 : ... Je ne sais pas. Peut-être l'un et l'autre, l'un puis l'autre, l'autre puis l'un.

1 : Peu importe en fait. Tu m'épuises. Tu blablates depuis tout à l'heure mais tu ne dis rien. Tu pensais être extraordinaire, mais tu n'es qu'un homme de plus qui remplit. Je ne comprends pas ce qu'on fait là. Même le hasard ne voudrait pas nous créer. Mais nous sommes nuls ensemble nous nous annulons. Peut-être aurai-tu séduit un autre mais je te vois comme un imbécile. La lumière ne te sied pas du tout (ne te met pas du tout en valeur). Elle révèle les déformations de ton corps. Tu penses que le corps est le reflet de l'âme ? Dans ce cas tu es laid. Laid comme un bout de bois et comme tout ce qui existe en fait. Tu es comme tout le reste une chaise vide ou inanimée. T'entendre respirer m'empoisonne.

Toi qui penses que le rien est tout. Tu te trompes. Le rien pue, son odeur me dégoûte. Ou bien il est incolore, indolore, stupide. Il n'a pas de goût ou de texture. Il me répugne. Toi qui voulais exister, encore une fois tu te trompes. Je me cogne à toi tellement tu es plat.

Qu'en penses-tu ?

2 : Tu me perturbes...

1 : Je sais. Ta faiblesse d'esprit ne peut être inconséquente.

Une vie oisive (?) ne vaut une mort sensée.

Tu vis dans un rêve ou tu meurs dans la réalité.

2 personnages

-L'un

Henry

Immobilisé

Déterministe

Psychopathe Absence d'émotions conventionnelles

= trouble de la mémoire → Notion du temps originale

Absurdité de la personnalité, de l'identité, des concepts et idéologies

Importance de la déconstruction

De la confusion sur le plan de la réflexion et du discours

Envie de meurtre

-L'autre

René

Atteinte de vertigo

Rêve et importance du sommeil = normalité du corps + notion de l'espace non conventionnel

= d'où schizophrénie

Suicidaire, mais n'arrive pas à le faire.

-Les deux

Egalité dans leur handicap

Vivent des mondes surréels.

Incoercible : ce dit des choses dont on ne peut rien faire

Coercitif : pression qui vient d'un pv extérieur.

- Lois biologiques
- Trouver intro à « la mélancolie »
- Trouver le déroulement final = justification de la mort de René
- Trouver avant dernier dialogue = prémices de la tension finale entre les deux personnages
- Un commentaire objectif n'est pas totalement objectif, il se réfère juste à une autre subjectivité que celle qui est analysée

Luc doit choisir entre sa logique terrestre donc corporelle –s'il y est (sur terre), a la mort d'Henry, qq chose se passera- ou la non logique d'Henry qui estime qu'ils ne sont pas dans le monde réel, et qui du coup exprime l'idée que ça se trouve si il meurt, rien ne va se passer, et Luc va finir seul pour l'éternité